

la dramatique vie de marie r.

marie reverdy

Allergie et dramaturgie

Le printemps amène son lot de bourgeons, de moustiques, de rhinites allergiques et de questions existencialo-théâtrales...

Carrément existencialo !

Comment commencer ? Et comment finir ? Voilà de quoi nous donner le vertige. Comment éviter les trop longs prologues, les trop trop longs épilogues, la succession de fausses fins et les débuts laborieux ? Puisque c'est le printemps, nous commencerons par le commencement, la naissance et l'éveil du sentiment esthétique. Commencer, c'est comme un contrat de mariage, on peut le signer bourrée à Las Vegas, l'avoir mûrement réfléchi, ou considérer qu'il est dans l'ordre des choses, une sorte de fatalité, un conventionnel lever de rideau. Voilà un bon début, celui de l'œuvre. Mais le début de l'œuvre ne signe pas nécessairement la naissance du sentiment esthétique. Il faut parfois du temps pour que l'amour s'installe, laisser faire le désir pour que l'attachement puisse advenir, pour que l'on puisse se dire, face à l'objet de notre attention « je suis bouleversée, et enfin chez moi ».

Grande question : est-ce moi qui suis disponible, ou bien l'autre qui possède un irrésistible charme ? Probablement un peu des deux, c'est ça le printemps, il se manifeste dans les yeux. Conjonctivite oblige. Ce moment où la vision se trouble, où mon regard s'arrête et se laisse absorber, où tout un monde semble s'ouvrir devant moi, et où mon corps entier suit le mouvement de ma rétine. Cela a beau être un moment, ce n'est pas qu'affaire de temps, car il faut bien que quelque chose appelle mon œil. Ce quelque chose serait, selon Greimas, une petite imperfection. C'est vrai, le charme n'est pas nécessairement la beauté symétrique, parfaite, lisse, d'un homme couché sur papier glacé. La petite cicatrice, un sourcil plus haut que l'autre, la fossette sur une seule joue, un léger accent picard et tout autre détail qui ne me donne pas seulement envie de regarder, mais bien d'y mettre aussi les doigts... C'est bien ça le charme, celui qui me cloue sur place et réveille mon envie de fusionner avec l'objet de mon attention, provoquant ce moment « d'innocence », que Greimas définit comme le « rêve d'un retour aux sources, alors que l'Homme et le monde ne faisaient qu'un dans une pancale originelle ». Le sentiment esthétique provoque la sensation de dissolution de celui qui l'éprouve, jusqu'à son absorption par l'objet même de sa vision. C'est le moment où l'on saisit le monde autant que nous sommes saisis par lui. C'est le moment où l'on est saisi par son propre saisissement. On vient de fondre. Puis on entend un léger craquement qui fissure notre monde habituel, manifestant l'instant précis où le liquide que nous sommes devenus, dans un léger bruit de craquement, forme ses premiers cristaux dès qu'il passe, sous la pression du froid, à l'état solide – autrement dit lorsqu'il se dilate et se fige en même temps. Un frisson vient de parcourir notre colonne vertébrale.

Mais on n'a pas envie de fusionner avec le premier imbécile venu,

on exige d'une histoire qu'elle soit belle. L'imperfection, pour Greimas, arrête l'œil en rompant l'ordre attendu des choses et en perturbant, de fait, les habitudes perceptives. On sent, ou plutôt on pressent, le sens, l'intelligence, les valeurs de celui que l'on vient de croiser dans la rue, et qui monopolise à présent toute notre attention. On a du mal, en effet, à accepter de rêvasser devant celui qui semble « beau et con à la fois », n'en déplaise à Jacques Brel. C'est sûrement à ce titre que, pour Greimas, l'expérience esthétique se présente comme la condition du sens, dans la mesure où, dit-il, « l'imperfection nous apparaît comme un tremplin qui nous projette de l'insignifiance vers le sens. » Ai-je vraiment vécu jusqu'ici, ou voici l'authentification de mon existence d'être charnel ? Ça y est, c'est le coup de foudre, et le choix du terme « tremplin » par Greimas attire particulièrement notre attention, tout d'abord parce qu'il porte sur « l'imperfection » et non sur le sentiment esthétique lui-même. Le tremplin de l'imperfection est capable de nous propulser (comme un *jaillissement*) et de provoquer cette seconde d'apesanteur pendant laquelle nous sentons nos organes se soulever et le monde familier se redéployer autrement sous nos yeux. Bref, nous nous sentons être enfin au monde. Alors on s'installe à la même terrasse de café que lui, persuadée qu'on ne l'a pas vu par hasard. On l'attend de pied ferme, montrant par quelques œillades à quel point nous sommes disponibles à notre destin, comme notre horoscope nous l'a dit, aujourd'hui, Taureau 3e décan. Comment commencer ? Beh on n'a pas commencé, telle une flaque de givre on est restée assise, pas forcément belle mais avec l'air sûrement très con. Comment finir, beh on le regarde partir, on esuie langoureusement autant que pathétiquement la goutte fraîche qui perle sur le rebord de notre verre, et on rechte, après ce saut esthétique, vers l'anesthésie qui nous conduit à écrire un article. On se dit que la saison théâtrale de hTh se termine, à jamais, que le printemps s'éteint, que déjà loin tu es flou derrière la conjonctivite de mes yeux, que ça rajoute à ton charme, un flou artistique pourrait-on dire...

Greimas A.-J., *De l'Imperfection*, Editions Pierre Fanlac, Périgueux, 1987.